



« Ce goût que j'ai toujours, de la feinte avec le réel ». Entretien avec Lola Lafon

Anne Aubry

Universidad Pablo de Olavide, Sevilla, Espagne

acaubx@upo.es

<https://orcid.org/0000-0002-6879-1916>

Brève présentation de Lola Lafon

Lola Lafon naît à Paris en 1974, d'origine franco-russo-polonaise, elle grandit entre trois langues à Sofia, à Bucarest et à Paris. Elle s'est d'abord consacrée à la danse avant de se tourner vers l'écriture. C'est à New York qu'elle suit des études de danse et se forme également au chant et au théâtre. De retour à Paris, elle entre dans une forme de radicalité politique et devient militante féministe, antifasciste et anarchiste. Elle écrit des chansons, enregistre deux albums chez Harmonia Mundi : le premier « Grandir à l'envers de rien » est sorti en 2006, suivi d'« Une vie de voleuse » en 2011. Dans le même temps, elle publie des textes dans des fanzines. Mais c'est en 2003 que la sortie de son premier roman très remarqué, *Une fièvre impossible à négocier* (Flammarion) marque une étape fondamentale de sa carrière littéraire. Suivront *De ça je me console* en 2007, puis en 2011, *Nous sommes les oiseaux de la tempête qui s'annonce*. En 2014, elle consacre un livre à la gymnaste Nadia Comăneci, *La Petite Communiste qui ne souriait jamais* qui reçoit un large succès public et plusieurs prix littéraires. En 2017, elle aborde l'affaire de l'enlèvement et du procès de Patricia Hearst, en établissant un lien entre cette histoire et d'autres vies de femmes réelles et fictives dans *Mercy, Mary, Patty*. En 2020, elle publie *Chavirer*, récompensé notamment par le Prix du roman des étudiants France Culture-Télérama. Lola Lafon a reçu, entre autres, le Prix Décembre pour *Quand tu écouteras cette chanson*, publié chez Stock en 2022, qui évoque son expérience d'une nuit passée au Musée Anne Frank à Amsterdam. L'œuvre que construit Lola Lafon est marquée par des choix formels très affirmés, et comme le souligne Manon Delcour (2022 : 2) : « les violences sexuelles sont au cœur de l'œuvre

de Lola Lafon. [...] Lafon fait aussi entendre sa voix sur la scène médiatique, dans la presse ou sur son compte Instagram, en réagissant à des violences de genre ou à des publications et œuvres féministes ». De cette manière, on peut avancer comme Alexandre Gefen (2017 : 89) que cette autrice participe « d'un mouvement qui fait place à une parole féminine nouvelle sur des sujets supposés tabous ». Sa dernière œuvre *Il n'a jamais été trop tard*, publiée chez Stock en 2025 qui rassemble les chroniques publiées dans *Libération* en 2023 et 2024, et qui sont reliées par des écrits inédits.



Anne Aubry

Merci d'accepter de me recevoir et de répondre à mes questions après nos premiers contacts par messages électroniques. Pour contextualiser cet entretien avec vous, je voudrais signaler que ma thèse de Littérature Comparée en 2012, portait sur la « venue à l'écriture », selon l'expression d'Hélène Cixous (1977) de deux femmes du XIX^e siècle, la Française George Sand et la Québécoise George Sand. Et ensuite, j'ai commencé à me rendre compte, en travaillant sur les œuvres d'autrices françaises ou francophones, que les questions que je m'étais posées dans ma thèse, n'étaient finalement pas complètement caduques pour des femmes qui écrivent aujourd'hui. J'ai donc interviewé une dizaine d'autrices contemporaines et j'ai publié ces entretiens dans *Oser écrire*, paru en 2023. Et quand j'ai lu *Quand tu écouteras cette chanson*, j'ai découvert, grâce à vous, qu'Anne Frank avait vraiment une véritable réflexion sur ce moment de la « venue à l'écriture » et se projetait réellement en tant qu'autrice. La première question que j'aimerais donc vous poser, justement, c'est d'abord sur le nom que vous vous donnez, *autrice*, *auteure*.... Pour vous, est-ce pertinent de se poser cette question ?

Lola Lafon

Précisément, quand j'ai fait la tournée de *Quand tu écouteras cette chanson* en Espagne, je suis allée à Barcelone, et après la présentation, une lectrice dans la salle m'a fait remarquer que je disais « autrice » au féminin et « écrivain » au masculin. J'y ai beaucoup réfléchi. J'ai grandi dans un monde

dans lequel le prestige était d'être « écrivain ». Dans un monde parfait, post-patriarcal, je crois que j'aimerais bien dire que je suis « *écrivain* ». Mais aujourd'hui je questionne ceci, politiquement. Donc je dis « *autrice* ».

Anne Aubry

Vous donnez tout son poids au mot « *autrice* ».

Lola Lafon

Oui, j'aime bien « *autrice* ». C'est un beau mot. Il ne m'a jamais paru bizarre. Avec le mot « *auteureeeee* », j'ai du mal. Je me souviens de moments où je l'ai dit, effectivement, au début. Mais après, je trouve que de devoir insister sur ce « e », ce n'est pas anodin. Et c'est comme si on performait une anomalie. Alors que le mot « *autrice* » existe. Par ailleurs, je suis toujours très agacée (et cela arrive de moins en moins) quand dans des festivals littéraires, on crée des « catégories » à part des autres auteurs, comme « La parole des femmes ». J'ai publié en 2003 la première fois, et je pense que pendant 10 ans, j'ai entendu ce discours, cette mise à l'écart des autrices, c'était fait avec les meilleures intentions, dans des festivals auxquels je me rendais avec beaucoup de joie. Mais finalement, cette démarche était semblable à dire : « On vous a fait un petit coin à vous, toutes ensemble. Parce que la place centrale du débat est occupée et que la littérature sans qualificatif, c'est la « vraie » et elle est masculine ». C'est vraiment un discours qui m'a très vite pesé. Dans l'intimité, j'aime bien le mot « écrivain », quelqu'un qui écrit, mais qui n'est pas auteur. Si je commence à réfléchir à cela, évidemment, je ne suis pas l'auteur de ce que j'écris, pas complètement. Je veux dire que je suis comme tout le monde, tellement empreinte de tout ce que j'ai lu et vu que cela me semble un tout petit peu présomptueux de dire qu'on est auteur, mais on est *écrivain*.

Anne Aubry

Oui, je comprends, vous évoquez un processus, en fait. Ce qui vous plaît dans le terme *écrivain*, c'est l'idée de...

Lola Lafon

C'est la matérialité, parce que c'est ce que je fais. Je ne sais pas si je suis l'autrice de tout ça. Oui, je suis sûre que je l'écris.

Anne Aubry

J'ai été attentive au fait que vous ayez grandi entre plusieurs langues, puisque si je ne me trompe pas, vous êtes née en France, mais vous avez vécu tout d'abord en Bulgarie, un pays dont vous avez parlé la langue, puis en Roumanie, dont vous avez aussi parlé la langue, peut-être la parlez-vous encore d'ailleurs. Je suis particulièrement intéressée par le fait qu'il s'agisse d'un apprentissage très précoce de deux langues qui sont très différentes du français, votre langue maternelle. Et Sartre écrit dans *Les Mots*, je le cite (1964 : 140) : « On parle dans sa propre langue, on écrit dans une langue étrangère ». Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec cette idée. Et si oui, comment vous pourriez l'écrire, votre langue étrangère ?

Lola Lafon

Oui, je pense que le fait d'avoir manipulé plusieurs sons, - c'est très sonore quand même- plusieurs sens, finalement, m'a permis de parler trois langues avant l'âge de 5 ans, et d'ajouter l'anglais à sept, huit ans, donc quatre langues, je suis sûre que cela a une influence, mais je suis tout à fait incapable de vous dire comment, parce que c'est ma seule expérience. Il y a quelque chose de plastique. On sait que quand on parle plusieurs langues, qu'il y a un mot qui est un peu plus juste pour ce qu'on voudrait dire dans cette langue-là et qui n'est pas dans toutes les langues. Mais j'aime beaucoup cette phrase de Sartre, la « langue étrangère ». J'ai tendance à penser que la langue étrangère, la langue de l'écriture, qui vient je ne sais pas d'où, est déterminée par mon genre. Elle n'est pas du tout déterminée de façon essentialiste et parce que je suis une femme, pas du tout, mais par l'existence que ce genre m'a fait mener. De cela, je suis absolument sûre, et aussi du fait que cette « langue étrangère », soit très liée à ce qui ne peut pas se dire.

Anne Aubry

Oui, ce sont des éléments très importants, j'ai la sensation qu'avec ces réponses, on s'approche du noyau de l'écriture.

Lola Lafon

Oui, je pense. Je pense qu'il y a aussi la question de la place de l'écriture. Moi, j'ai écrit très petite, vraiment. Très, très petite.

Anne Aubry

C'était la question suivante que je voulais vous poser ! Pouvez-vous me l'expliquer ?

Lola Lafon

Je n'ai pas écrit de choses importantes, mais l'acte d'écrire, le temps passé à écrire, c'est venu vraiment très, très petite. Et j'ai l'impression que cela m'a permis de découvrir très tôt l'espace que l'écriture représente. Le temps occupé par l'acte d'écrire plutôt que de les vivre, aussi.

Anne Aubry

Je ne sais pas si cette constante peut vous intéresser, mais ce qui a suscité profondément mon intérêt, c'est que chez les neuf femmes que j'ai interviewées - et avec vous, dix- absolument toutes m'ont décrit un rapport très précoce à l'écriture. Et donc, je pensais à cela en lisant un article qui vient d'être publié sur vous de Florence Lécart : *Le seuil, la trace, l'empreinte*, dans lequel elle écrit ceci : (2021 : 17) « Le détour par le mythe ou en tout cas par le sacré peut aider à réparer les accrocs laissés dans le tissu généalogique par le traumatisme du génocide ». Dans *Quand tu écouteras cette chanson*, à la page 159, vous écrivez que vous teniez un journal depuis l'âge de huit ans. Mais peut-être avez-vous un autre souvenir encore antérieur à celui-ci.

Lola Lafon

Donc, c'est peut-être ça ? Oui, j'ai un souvenir précoce mais c'est un peu comique comme souvenir, parce que c'est une écriture avant de savoir écrire. Donc mes parents disent qu'avant de savoir écrire, tous les soirs, j'étais envahie d'une très grande angoisse, envahie par des mots que j'inventais, par des mots qui n'avaient pas de sens.

Anne Aubry

Excusez-moi de vous couper, mais cela est peut-être lié au bilinguisme.

Lola Lafon

Je pense, oui. Et je demandais à mes parents qu'ils me les notent et je vérifiais, c'est-à-dire que je leur demandais qu'ils me les relisent. Mais ma

mère me dit qu’au début, cela paraissait drôle. Mais ensuite, cela devenait inquiétant pour eux parce que j’étais très, très angoissée, et donc très angoissant pour eux. Je ne sais pas si on peut dire que c’est mon premier souvenir d’écriture.

Anne Aubry

Quoi qu’il en soit, le premier souvenir d’écriture à huit ans, c’est très précoce.

Lola Lafon

C’est le journal. Et aussi, le souvenir des rédactions. Et j’avais la chance, à Bucarest, d’avoir une institutrice très moderne. À l’époque, elle faisait des sujets libres, beaucoup de sujets libres. Et du coup, j’en ai un souvenir de joie, vraiment de grande joie.

Anne Aubry

...de pouvoir créer ?

Lola Lafon

Oui, de pouvoir raconter le réel en mieux et surtout d’intéresser les autres avec ce qui, dans le réel, ne les intéressait pas.

Anne Aubry

J’ai commencé à vous parler de cet article, « Le Seuil, la trace, l’empreinte ». Elle écrit la chose suivante (2021 : 17) : « Le détour par la chambre d’Anne Frank était une nécessité intime pour l’autrice Lola Lafon afin de pouvoir faire un retour sur sa propre histoire familiale et sur sa propre réalité. Ce que permet, *in fine*, cette nuit à l’annexe, c’est l’avènement de la démarche autobiographique ». J’aimerais d’abord savoir si vous êtes d’accord avec cette perception. En effet, dès votre premier livre *Une fièvre impossible à négocier*, vous dites dans un podcast sur France Culture¹ que vous avez écrit ce livre par survie. Et il me semble qu’on peut dire de ce livre qu’il a vraiment un caractère autobiographique.

¹ « Lola Lafon, une plume incandescente », 3 septembre 2020. [En ligne] : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaires-culturelles/lola-lafon-une-plume-incandescente-3960035> [consulté le 11 juillet 2025].

Lola Lafon

Oui, il a un caractère autobiographique, peut-être comme tous les premiers romans. Mais aussi, il a ce goût, que j'ai toujours, de la feinte avec le réel, c'est-à-dire je travaille le "je" de façon à être le plus proche possible de ma réalité ou d'une réalité. Tout est extrêmement précis d'un point de vue factuel, temporel, pour donner une sensation aussi de réalité. Et pourtant, c'est un roman. J'ai l'impression que cela me vient vraiment de mon père qui était spécialiste de la littérature du dix-huitième siècle. Je me dis qu'on a dû beaucoup parler de cette technique du « faux journal ». Je pense qu'à la fois, c'est vrai que dans *Une fièvre impossible à négocier*, tout est vrai, mais qu'en même temps, il y a la volonté de faire un roman. Il y a la volonté de personnages, de figures, de constructions. Je n'ai pas dit : « C'est mon autobiographie de l'époque ». Je ne le voulais pas d'ailleurs. J'avais vraiment envie qu'on me dise : « tu as choisi une forme ».

Anne Aubry

Oui, c'est ce que vous avez réussi, d'ailleurs, parce que c'est beaucoup plus tard que vous avez fait le lien avec l'expérience, malheureusement.

Lola Lafon

Oui, complètement. Donc, cela pourrait se justifier, ce que dit Florence Lécart.

Anne Aubry

Si je comprends bien, en ce qui concerne la présence de données autobiographiques dans *Quand tu écouteras cette chanson*, il s'agit d'une vraie décision.

Lola Lafon

C'est une vraie décision. C'est aussi une décision plus claire. Je me suis posé la question : « Est-ce que je dis « je » ? » et je me suis dit que je n'allais pas tergiverser, puisque c'était bien moi qui étais rentrée dans le musée. Donc là, on ne pouvait pas faire le "jeu" à l'infini. Et du coup, je pense qu'effectivement, il y avait de toute façon le projet amorcé un peu dans le chapitre, d'ailleurs, sur la judéité. Je m'étais dit que je voudrais écrire là-dessus et j'ai sauté sur cette proposition en parlant d'Anne Frank.

Anne Aubry

Oui, d'une façon ou d'une autre, cette proposition arrivait à un moment où vous étiez exactement en adéquation avec ce monde-là pour pouvoir commencer à dire *moi*. Ma question suivante est liée à cela. Après *Quand tu écouteras cette chanson*, j'ai lu *La petite communiste qui ne souriait jamais*, et j'ai eu la sensation à ce moment-là qu'une des constantes de votre écriture consiste à « redonner la voix ». Et c'est particulièrement clair en ce qui concerne *La petite communiste qui ne souriait jamais*.

Lola Lafon

Même si, évidemment, c'est un personnage de fiction.

Anne Aubry

Bien entendu. Redonner la voix, pour moi, c'est ce qui m'a beaucoup aussi touchée dans l'évocation de votre famille. Et puis, dans l'ensemble de votre œuvre, j'ai la sensation que c'est quand même très présent, particulièrement dans l'évocation et dans la peinture des personnages féminins ou des petites filles, d'ailleurs, vous faites prendre conscience aux lecteurs qu'on prête à la petite fille un discours et qu'on lui prête aussi déjà une prédestination. Est-ce qu'il y a un moment où vous prenez conscience de cela, par exemple, au moment de votre venue à l'écriture, avec votre premier roman, que vous avez d'ailleurs publié très jeune, comme vous venez de le rappeler ? Est-ce que vous avez déjà formulé avec clarté cette intention de redonner la voix ?

Lola Lafon

C'était aussi à moi que je redonnais la voix, clairement. Non, je ne me suis pas dit cela, en fait. Je ne pense pas... pas aussi clairement. J'écris. C'est très nébuleux. Je pense que c'était à un moment où tout l'espace était très rétréci. Très concrètement, j'avais vraiment très peu d'espace vivable. Et l'écriture est restée comme quelque chose qui vous raccroche au solide... cela vous raccroche, c'est-à-dire que vous le fabriquez... Ça tient debout. Moi, je le rends en écriture comme quelque chose de solide. Je m'en suis rendu compte quand j'ai eu les retours des lectrices et des lecteurs. En fait, au début, c'était une nouvelle que j'avais écrite. Et puis, j'avais plusieurs nouvelles et je les avais envoyées à des revues qui les avaient

publiées. Et à un moment donné, une personne me dit : « Mais tu devrais développer celle-là ». Je me suis prise au jeu. J'avais besoin de faire vivre ce monde. En revanche, la publication a été très rapide, parce que j'ai terminé le livre, je crois en février, et j'ai été publiée en mai.

Anne Aubry

Oui, ce qui est exceptionnel.

Lola Lafon

C'était tout de suite et immédiat. Donc, en fait, je suis passée d'un anonymat total et d'une pratique de l'écriture qui ne regardait que mes proches (car j'aimais bien faire lire), à, tout d'un coup, un retour, parce qu'il a bien marché. Et donc un retour énorme pour moi, à l'époque. J'ai changé de place. D'un coup, j'ai découvert qu'effectivement, l'écriture faisait écho et que des voix se signalaient comme ça. Et à ce moment-là, j'ai compris que l'écriture la publication vous faisaient changer de place. Et que du coup, ce fait va devoir être intégré dans l'écriture, ce qui n'a pas été facile. Finalement, c'est banal, mais quand vous écrivez votre premier roman, il y a beaucoup de liberté. Et puis, vous ne savez pas que vous écrivez votre premier roman. Et après, il faut continuer à faire comme si on avait toujours cette liberté-là, on sait qu'on est entendu, et qu'on ne parle pas de la même façon.

Anne Aubry

Oui, exactement. Donc, cela a été un apprentissage.

Lola Lafon

Oui, tout à fait.

Anne Aubry

Il y a un aspect qui revient souvent dans vos entretiens... Et c'est justement la dimension militante de vos rencontres avec les lecteurs et les lectrices. Dans *Être acérée*, un entretien que vous avez réalisé avec Clémence Garot en 2018, vous dites - et je vous cite- (2018 : 88) : « Dans une ville ou un village, ma venue est parfois un événement qui va drainer toutes sortes de gens. Pas seulement ceux qui me lisent. Depuis *La petite communiste qui ne souriait jamais*, mes moments les plus militants, en tout cas les plus

féministes, se situent là. Je suis troublée au-delà des mots par le nombre de jeunes filles qui viennent dans les salons, dans les rencontres et qui me disent à moi ce qu'elles auraient dû dire à d'autres ». C'est ce mouvement de miroir. Et ce qui est intéressant, c'est que vous le liez toujours à une certaine idée de militantisme.

Lola Lafon

En fait, ce que je voulais dire dans cette phrase - et c'est maladroit- c'est que moi, je ne considère pas mes rencontres comme un moment militant. Mais j'ai réalisé, en fait, puisque j'ai aussi été militante, que finalement, avec toutes ces rencontres innombrables, quand j'arrive dans un endroit où des femmes qui ne sont pas « officiellement » féministes - ou qui le sont dans leur vie quotidienne, pratiquement, mais qui ne le formulent pas- viennent, cela permet d'avoir ces débats, en réalité, sur des sujets qui sont éminemment politiques. Éminemment. Mais on ne le dit pas, on ne l'annonce pas. Ce sont les plus beaux moments de politique que je vis, parce que je ne suis pas avec des convaincus, je ne suis pas dans une entente préalable. Et j'ai un souvenir particulier, très étrange, de *La petite communiste*, justement, où j'étais à Arcachon. J'avais gagné un prix, et c'était le premier pour ce roman. Et une dame vient, très chic... Une dame un peu âgée. Et elle me dit cette phrase qui peut sembler ridicule et qui ne l'est pas du tout. Elle me dit : « Je me souviens quand j'avais 14 ans, et que je faisais de la gym sur la plage, et que j'étais si libre ». Et je vois son regard s'embruier. Le choc de ce qui est perdu, sa liberté. Je l'ai vue bouleversée par cette évocation de liberté de corps. Et l'image est si forte. C'est la force, pour moi, de ce moment-là, de cette rencontre avec cette dame enfermée dans beaucoup de carcans. Et je me suis dit : « Voilà, là, il se passe quelque chose ». L'écriture permet quelque chose que ne permet pas la politique.

Anne Aubry

Tout à fait. Certainement que vous ne l'auriez jamais rencontrée si vous n'aviez pas écrit, et elle-même ne vous aurait jamais rencontrée si elle ne vous avait pas lue. Donc c'est une chambre d'écho incroyable.

Lola Lafon

Oui, c'est étonnant. Cela me semble clair en refaisant un petit peu la généalogie.

Anne Aubry

Bien évidemment, c'est de la littérature, mais c'est un langage qui peut être compris par beaucoup. Et ça, c'est quand même une arme importante dans la prise de conscience féministe, je pense.

Lola Lafon

Je pense que c'est quelque chose qui vient aussi de mon expérience politique. J'ai toujours eu une distance avec les choses que je tiens à conserver. Et ce qui m'a beaucoup frappée dans les mouvements différents que j'ai traversés, c'est le carcan dans lequel était prise la langue politique. Je lisais parfois des tracts, je me disais : « Ils ont été écrits quand ? En quelle année ? » C'était le même tract qu'on aurait pu lire dans les années 70. C'est pour cette raison que j'ai été très fascinée par les surréalistes, par les situationnistes.

Anne Aubry

Oui, parce qu'il s'agissait d'un langage beaucoup plus créatif.

Lola Lafon

Et c'est vrai que... je ne dirais pas que je l'ai pensé, mais ça me semblait important d'écrire... C'est pour ce motif que j'aime tellement Georges Pérec, d'ailleurs. C'est que tout le monde peut comprendre Georges Pérec. La complexité est comme enfouie, il y a plusieurs niveaux de compréhension. Il n'est pas dans un surplomb par rapport au lecteur. Et cela me semble vraiment très important.

Anne Aubry

Mais ce côté très direct de votre écriture, je crois que c'est vraiment une arme très puissante. Et cela ne remet pas en cause la profondeur de votre écriture et de votre création, mais elle n'empêche pas d'y rentrer.

Lola Lafon

Je trouve cela très important. Je me souviens aussi à la parution d'*Une fièvre impossible*.... J'avais reçu des lettres car à l'époque, on recevait encore des

lettres. Comme pour *Quand tu écouteras cette chanson*, j'en ai reçu beaucoup. Donc entre les deux, c'est plutôt des messages Instagram. Et je recevais beaucoup de lettres, ou alors je rencontrais beaucoup de gens qui me disaient : « Je ne lis pas, mais je vous ai lue. » Je me souviens que ça m'avait flattée. Et quand je racontais cela aux écrivains, je sentais bien une certaine réserve, quand même. Et comme j'avais un parcours très atypique, je pense que j'ai été en confiance jusqu'à mon arrivée dans le milieu littéraire. Mon éducation, avec des parents profs de lettres - qui étaient universitaires, mais qui n'étaient pas du tout élitistes- et qui étaient vraiment persuadés que quoi qu'on lise, c'était bien. Il n'y avait pas de hiérarchie.

Anne Aubry

Oui, ils n'avaient pas de mépris par rapport à...

Lola Lafon

Non, aucun. Moi, j'avais choisi d'être danseuse. Dans le milieu littéraire, au tout début, on me renvoyait que je n'étais pas Normalienne, je n'avais pas rencontré les mêmes gens à Sciences Po. Et à un moment donné, je me suis demandé si j'étais légitime. J'avais du mal à prendre en considération, par exemple, que j'avais fait des études de danse.

Anne Aubry

Oui, vous aviez intégré ces règles internes et implicites d'accès à littérature, qui restent très françaises, quand même.

Lola Lafon

Oui, tout à fait. Je connais bien les États-Unis. C'est vrai que le mythe de l'écrivain américain, ce n'est pas le Normalien.

Anne Aubry

Mais oui, c'est intéressant cette question de la légitimité, parce que je considère que cela est constitutif du processus de « venue à l'écriture ». Sur ce sujet, vous êtes très claire en disant, par exemple, je n'en ai plus la référence exacte, mais que vous avez aimé recevoir certains prix, par exemple...

Lola Lafon

Pourquoi ? Parce que les gens ne vous le disent pas ?

Anne Aubry

Je me suis fait un peu reprendre par une des écrivaines que j'avais interviewées, qui avait reçu plusieurs prix importants, et à qui je demandais si ce fait l'avait confortée dans son désir de continuer à écrire. Elle m'avait répondu un peu vertement que les prix littéraires n'avaient aucune importance, que certains grands auteurs n'en avaient jamais reçu de leur vivant, ce que je n'ignorais évidemment pas. Mais pour moi, cette question que je lui posais mettait en lumière le fonctionnement de l'institution littéraire. À ce titre, l'anecdote que vous venez de me citer est très intéressante, c'est extraordinaire que quelqu'un vous dise : « Je n'ai jamais lu, mais je vous lis ». Je pense que cela devrait être le désir de tout écrivain et de toute écrivaine.

Lola Lafon

Oui, moi, je trouve cela très important.

Anne Aubry

Il peut être intéressant de parler des prix littéraires, parce que précisément, dans une optique féministe, on a étudié à partir de quel moment on commence à donner des prix aux femmes, et, par ailleurs, on continue à voir tout de même, un écart significatif, puisque sachant qu'il y a autant d'écrivaines que d'écrivains, les prix continuent à être accordés de manière majoritaire aux hommes, par exemple. Mais pour revenir de manière plus précise à vous, comment avez-vous vécu, par exemple, les premiers prix que vous avez reçus ?

Lola Lafon

Je pense que les trois premiers... j'ai dû avoir un ou deux prix au premier, puis après c'est *La Petite Communiste* qui a reçu beaucoup de prix. Je ne sais plus combien, vraiment. C'était sidérant. Mais à un moment donné, *La petite communiste*, c'est devenu... ça m'a complètement échappé, évidemment. Je me suis persuadée que je ne savais pas ce qui s'était passé. D'ailleurs, on ne sait jamais ce qui s'est passé quand un roman rencontre un grand succès. Ça m'a troublée, après, j'avais l'impression que l'attente était

trop grande. Je m'en souviens comme d'un moment compliqué. Je suis partie dans plusieurs pays. Je ne pouvais plus. J'avais perdu le geste. Il y avait trop de gens... En attente... Peut-être pas réellement, mais c'était moi qui me l'imaginais. Et j'avais l'impression d'un malentendu, aussi. Mon éditrice de l'époque, Marie Catherine Vacher m'a dit ceci qui est tellement juste : « tout succès, tout échec, est un malentendu ». J'ai écrit *Mercy Mary Patty* dans un état de grande anxiété. La liberté est revenue avec *Chavirer*, qui m'a permis de passer le cap. Pour *Chavirer*, je savais l'importance que ce livre avait pour moi, je l'ai écrit très vite, j'ai compris que c'était très important. Il est sorti, il a été terminé au moment du confinement. À sa publication, cela a été un moment incroyable parce qu'il a renouvelé un peu *La petite communiste*. Mais il a eu deux, trois prix comme ça, très vite. Et un prix qui m'a beaucoup marquée, c'était celui, du prix du Roman des étudiants France Culture-Télérama, où vous devez voir beaucoup de gens. Mais comme c'était encore post-confinement, je les voyais en Zoom. Donc, j'ai vu des milliers de gens, mais depuis mon canapé. Et c'était bouleversant.

Anne Aubry

Oui, j'imagine.

Lola Lafon

On était là, dans la pénombre, et j'avais l'impression qu'on se parlait. Je me souviens de l'écran partagé comme ça avec beaucoup de personnes... C'était une émotion très particulière. Et toute la tournée a été annulée. J'ai fait cinq villes et puis, le deuxième confinement est arrivé. Et alors, étrangement, cela m'a permis de ne pas être de nouveau submergée, parce que j'ai une question de fatigue physique aussi, très clairement. J'ai pu limiter un petit peu les déplacements, et j'ai pu revenir à l'écriture assez vite... parce que si vous vous déplacez beaucoup, vous expliquez votre œuvre et vous la réduisez. Vous oubliez tout ce sur quoi vous avez travaillé en réalité. Et vous finissez par ne plus raconter que l'histoire. Or, moi, ce n'est pas ça qui m'intéresse du tout. Typiquement, pour *Chavirer*, je pense que ce dont j'avais envie de parler, dont je parlais parfois, c'était d'évoquer le rapport de classe, de dominations croisées et de dire, aussi, que la construction narrative est comme un diamant, qui fonctionne en reflets,

comme des lumières de théâtre. Les éclairages sur Cléo, personnage central mais pas principal, sont changeants. Pour *Quand tu écouteras cette chanson*, c'est un livre qui renferme une autre annexe, un autre secret. Souvent, je pense qu'en réalité, quand vous êtes face à des gens, tout le monde est content de parler de ce genre de choses. Mais vos interlocuteurs qui mènent le débat souvent, ont un peu peur que cela n'intéresse pas les gens. Je pense que c'est une erreur. Je pense que la fabrication de l'écriture, c'est intéressant.

Anne Aubry

Bien entendu.

Lola Lafon

...parce que c'est une fabrication. Mais je ne dis pas comment on fait un roman, je serais incapable de vous dire. Je ne sais pas du tout dire comment on l'écrit. C'est pour cette raison que je ne donne pas d'atelier d'écriture.

Anne Aubry

Vous êtes très claire et vous déconstruisez beaucoup de mythes autour de la vie littéraire. Et par exemple, un aspect qui m'a beaucoup intéressée est celui de votre présence sur les réseaux sociaux..., après vous avoir écoutée à Séville, j'ai commencé à vous suivre sur Instagram, et vos *posts* m'ont beaucoup intéressée. Et puis, au moment de préparer ces questions, je m'y suis penchée un peu plus et je suis tombée sur un article que vous avez publié dans *L'Hebdo*, dans lequel vous expliquiez pourquoi vous aviez arrêté Facebook, avec une très bonne formule : « Mon chien vaut sur le terrain du *like* environ 1000 fois une manif et 2000 fois une photo de migrant, à moins que le migrant ne soit un enfant plutôt blond, au regard implorant ». Vous êtes une excellente romancière, mais aussi une très, très bonne *columnista* – comme on dit en espagnol, car le terme français chroniqueuse me semble moins explicite –, et vous avez réellement le sens de la formule.

Lola Lafon

C'est pour ça que je suis dans Libé ? (Sourire)

Anne Aubry

Oui, voilà, c'est ça, *Libé*, mais aussi d'autres publications, *L'Un*, *Zadig*, etc..

Donc, je dois dire que j'ai regretté de n'avoir consulté votre Instagram qu'à la fin de la préparation de cet entretien, parce que vous abordez tous les sujets sur lesquels j'ai voulu vous poser des questions. Et je trouve que vous avez un rapport avec Instagram vraiment très direct... et pour ce que je découvre de vous au long de cet entretien, vous êtes sur Instagram comme vous êtes là dans la vie réelle, c'est-à-dire sans idée préconçue, très libre. Vous parlez de vos lectures, de vos citations, évidemment de vos prises de position politiques, vous partagez parfois des photos personnelles, mais aussi des photos qui vous sont envoyées, qui reprennent certaines choses qui vous plaisent. Vous faites aussi allusion à des époques très significatives de votre processus d'écriture, ce qui me semble passionnant, et je pense que ce serait un beau sujet d'étude plus approfondie. En guise d'exemple, j'ai beaucoup aimé la reproduction d'une œuvre de Toulouse-Lautrec, que vous observez à travers un personnage du roman que vous êtes en train d'écrire. Ou encore, à la fin de l'écriture d'un roman, vous avez une belle formule aussi en disant : « On ne peut pas divorcer de son propre roman ». Mais vous utilisez aussi Instagram comme un lien de partage direct, puisque vous êtes aussi chanteuse, vous vous êtes d'abord consacrée à la danse, puis aussi à la chanson, et vous organisez encore des spectacles. Vous partagez tout, vous donnez vraiment le sens de la générosité et du partage qui peut exister dans ces réseaux sociaux. Votre texte « L'éloge de la fragilité », par exemple, c'est par Instagram que je l'ai découvert. Bref, les réseaux sociaux sont ce qu'on en fait.

Lola Lafon

Il y a des gens qui en font des choses, des réseaux sociaux. Moi, j'ai quitté Facebook. Je me souviens que ce n'était pas du tout protégé. En plus, il y avait une violence, des échanges qui me paraissaient dingues. Mais je me souviens des textes de Markovitch. Je me disais : « Mais comment fait-il ? » Des textes comme ça, énormes. Tous les jours. C'est un laboratoire fascinant pour un écrivain.

Anne Aubry

Tout à fait. Ce qui me fascine dans votre présence sur Instagram, c'est que vous en faites quelque chose de créatif. D'autres auteurs ou autrices

consentent à publier sur les réseaux sociaux parce que les éditeurs le leur demandent, donc ils font un peu de...

Lola Lafon

Je crois que c'est vrai. Je pense vraiment qu'il faut se décontracter là-dessus, c'est-à-dire, je pense que les réseaux sociaux ne servent pas à une notoriété quelconque, ni pour les ventes. C'est tout à fait autre chose qui se fait. Effectivement, c'est vrai que j'aime bien l'idée de partager, comme vous dites, quelques questions. Ce que j'apprécie aussi de la même façon dans l'écriture, dans *Libé.*, c'est-à-dire que c'est tout à fait autre chose que de sortir un roman. La parution est immédiate. Vous écrivez le lundi, rendez le texte le jeudi et le vendredi, c'est en ligne. Le problème, c'est que les réactions - ce ne sont pas les lectures, ce sont les réactions- sont immédiates, brutales. Il ne faut pas se laisser inhiber. Il ne faut pas que ça commence à transformer ce que l'on fait. D'ailleurs, aussi, d'être très *liké*, c'est un peu le problème. Mais c'est une écriture que je trouve très intéressante. Et là, justement, je suis en train de terminer un recueil de chroniques². Il y aura aussi celles de *Libé*. Et je vois bien qu'il y a des choses que je n'ai pas voulu écrire dans *Libé* et que j'ai créées dans ce recueil.

Anne Aubry

Permettez-moi une anecdote personnelle, après le résultat des élections législatives de 2024, je suis allée à une des manifestations. Et en revenant, j'ai regardé Instagram et quelqu'un vous avait taguée en écrivant : « Et comment se fait-il que Lola Lafon ne soit pas là ? », ce à quoi vous avez répondu immédiatement : « Mais je suis là ». C'est vrai que c'est assez unique, cette possibilité de question, de réponse et de rencontre immédiates.

Lola Lafon

Il y a quelque chose de très amusant aussi, de ludique dans l'expérience théâtrale avec *Un état de ma vie* qu'on a joué en représentation.

Anne Aubry

Oui, d'ailleurs cela a été prolongé plusieurs fois. C'est un texte écrit pour la

² Lola Lafon, *Il n'a jamais été trop tard*, Paris : Stock, 2025.

scène, mais qui a un rapport avec évidemment certaines chroniques de *Libé*, d'autres textes, etc.

Lola Lafon

C'est à la fois totalement différent comme expérience, c'est-à-dire parce que physiquement, vous incarnez le texte et vous êtes là. Vous n'êtes pas absente. Vous devez l'incarner, vous devez le porter, vous êtes le texte. Par ailleurs, j'ai parfois l'impression, ce qui est encore une fois un peu un problème de luxe, c'est vrai, mais qu'à force de beaucoup de promos, on est trop là, les auteurs. On est trop physiquement présents dans la lecture, trop importants. Je ne me suis jamais intéressée aux écrivains, alors que j'ai beaucoup lu. Je ne parle pas des morts, parce que ça, c'est encore autre chose.

Anne Aubry

Mais je pense que c'est différent quand on sait utiliser les réseaux sociaux comme vous le faites, - et encore, je n'aime pas ce mot « utiliser » parce que je vois que ce n'est vraiment pas du tout une stratégie, comme vous l'avez dit vous-même- puisqu'en fait, vous partagez, grâce aux réseaux sociaux, vos impressions ou vos réflexions, ou encore vos états d'âme. Je pense aussi que le fait d'avoir vécu un certain temps aux États-Unis, vous a rendue peut-être plus sensible à tout cela par rapport à votre fonction d'autrice ou d'écrivaine. En d'autres termes, je pense que vous êtes beaucoup moins dans cette dynamique de *sacralisation*³ de l'écrivain, qui est assez française, et qui reste d'ailleurs assez visible dans cette marque de mépris de dire : « Ah oui, les lecteurs t'écrivent ? » Cette distance, finalement, pour qui on écrit.

Lola Lafon

Je me souviens d'un monsieur, c'était à Blois. Je venais de sortir *Mercy, Mary, Patty*. La construction était sans doute exigeante, etc... Je ne sais pas trop ce que cela veut dire, mais on me l'avait renvoyé ce jour-là. Et un homme, de la bourgeoisie locale, vient vers moi et me dit : « Vous savez, je

³ Paul Bénichou : *Le Sacre de l'Écrivain, 1750-1780*. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne. Paris : Joseph Corti. 1973.

ne lis jamais ce genre de livre. C'est ma femme qui m'a poussé à lire. Mais ça m'intéresse. Vous savez, c'est difficile pour moi, parce que je ne lis pas ce genre de livre ». Et j'étais un peu embarrassée. Il m'a dit : « J'aime bien faire ça. J'aime bien faire ça, c'est nouveau ». Il était un peu âgé. Ce n'était pas mon public, entre guillemets, qu'on connaît, plutôt jeune. Et j'ai un souvenir très bouleversant de lui, je me suis dit : « En plus, il lit cette histoire de femmes qui vont prendre les armes... ».

Anne Aubry

C'était effectivement très éloigné de sa réalité.

Lola Lafon

Il n'y avait aucun lien. Et donc je me suis dit : « Mais quelle classe ! ».

Anne Aubry

Il avait accepté de changer vraiment de monde. C'est avec l'expérience unique de ce lecteur que je vous propose de conclure cet entretien. Je vous remercie du temps que vous m'avez accordé avec tant de générosité, et de ce moment d'exception. Merci beaucoup !

Références

Delcour, M. 2022. « *En faire toute une histoire*. Les violences de genre dans l'œuvre de Lola Lafon ». *Revue critique de fixxion française contemporaine*, n° 24. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/fixxion/2183> [consulté le 11 juillet 2025].

Garrot, C. 2018. « Être acérée, entretien avec Lola Lafon ». *Vacarme*, n° 84, p. 85-92.

Gefen, A. 2017. *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Éditions Corti.

Leca Mercier, F. 2021. « Le seuil, la trace, l'empreinte : écriture de la mémoire et autobiographie dans *Quand tu écouteras cette chanson* de Lola Lafon ». *Fabula / Les colloques*, « Lectures sur le fil ». [En ligne] : <https://www.fabula.org/colloques/docuement9589.php> [consulté le 11 juillet 2025].



© *Synergies Chili*, n° 21, Année 2025.

Revue du GERFLINT

ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb426944659>

Bibliothèque nationale de France. Novembre 2025 -

Éléments sous droits d'auteur.

<https://gerflint.fr/>

<https://gerflint.fr/synergies-chili>

